Les fracassés de vivre

Chez le même éditeur

Folie, leçon de choses
Journal d'une infirmière en psychiatrie, 2011

L'ordinaire de la folie
Une infirmière engagée en psychiatrie, 2006

Blandine Ponet

Les fracassés de vivre

Tentative
pour une poétique de la folie

À propos de la couverture :
« Pendant huit ans, avec la boucle de son gilet réglementaire, Nannetti a gravé une fresque de 100 mètres de long sur 1m20 de haut, incisant, inscrivant dans le crépis du mur de la cour intérieure du pavillon où il était « hébergé », le récit d'une vie intérieure en quête de sujet, ce que certains esprits pointilleux et savants ont appelé délire. Il est plus facile en effet devant cette prolifération de mots, de dessins et de chiffres où des astronefs se mêlent à des signes que l'on pourrait dire cabalistiques, où une belle puisatière semble surgir d'une marée de mots, où le ciel et la terre semblent unir toutes leurs forces et énergies pour célébrer celui qui se dit NOF 4, Colonel de l'astronautique minière astrale et terrestre, ou bien N-O-F-Grade-colonel-astral-titre-empereur-de-France y compris ses-colonies, il est plus facile devant le caractère énigmatique de ce qui est montré, de ne pas voir. Et le destin de cette fresque, c'est qu'elle ne cesse pas de ne pas être vue, c'est qu'elle ne cesse pas d'être détachée du « rayon de présence qui lui est propre », le lieu où elle naît et qu'elle invente, l'asile. »

Patrick Faugeras, extrait de l'intervention d'ouverture
des Journées de Saint-Alban, juin 2014.

Illustration de couverture :
Photographie de Patrick Faugeras

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2014
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-4304-7
Première édition © Éditions érès 2014
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions.eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation…) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

Préambule 7
Une sorte d'orient 9
Souvenir, souvenirs 13
C'est quoi, ce bruit que j'entends ? 17
Yeux rapprochés 21
Vous rêvez de Ramonville 25
Les autres 29
Un sourire 31
Homme imprononçable 35
Un certain sentiment d'admiration 39
Jean Tardieu, la poésie 45
« Mais, c'est ce qu'elle a vécu ! » 49
À un moment, la poésie 57
Gris, couleur 61
Boris 67
Héloïse 77
Extérieur, nuit 81
Oubli 87

Énigme 91
Rire 97
« Et toi ? Tu es toujours en psychiatrie ? » 101
Ils m'encombrent 107
Une petite flamme 109
La laideur, questions 113
Luce 117
Luce. Rien 121
Ta mère 127
Peut-être un ailleurs
(dialectique de l'ici et du là) 129
Rousse, cheveux crantés 133
Mariette 137
Familiarité des patients 143
Existence d'Hélène Chaigneau 147
Reconnaissance 155

« L'homme normal et le fou sont des êtres
qui se font eux-mêmes en prenant conscience de leur être.
Dans le drame de l'existence, on naît de ses propres
manifestations. Chaque fois que le rideau tombe,
nous le soulevons, peut-être avec angoisse,
mais non sans énergie. Ce qui dévoile le drame humain,
ce n'est pas la suite pittoresque des événements
qui le constituent, mais surtout l'existence du héros qui,
transpirant d'angoisse, lève le rideau pour se faire apparaître
et naître dans la vie. Le fou continue ce manège sans arrêt. »

François Tosquelles, *Le vécu de la fin du monde dans la folie*,
Grenoble, Éd. Jérôme Millon, 2012

Préambule

La folie, quand on croit l'attraper (avec des grilles, des protocoles ou autres normes), on la rate. Mais parfois, c'est elle qui nous attrape : ce livre a commencé en raison du souvenir incessant d'un patient que je n'avais pas revu depuis des années et ce souvenir qui ne me lâchait pas reste un mystère. Ou un fil ténu à suivre, celui d'un sourire, un rêve, un geste, une parole, ou une question qui vous a frappé en plein cœur.

Je n'ai pas voulu faire un livre psychiatrique de plus. J'ai eu l'espoir qu'en dépsychiatrisant l'écriture, la folie puisse retrouver l'humanité à laquelle elle participe et que la nôtre – humanité – s'en trouve élargie.

Les patients m'ont tout appris et m'ont appris ce que je sais d'eux contre moi-même. Mais surtout, ils m'ont élargi le regard, ouvert les oreilles, la pensée et les yeux sur le très petit et le très grand, et ils m'ont beaucoup appris à regarder ce que la société ordinaire néglige.

J'y ai gagné en liberté.

Une sorte d'orient

Il y a accepter d'écrire avec tout ce qui encombre de lourdeurs, humus, vase ou marécage. Sur ce tas de gravats, arrive parfois un geste d'écrire simple et plein, entraîné par les mots et qui se déroule jusqu'à sa fin.

Il arrive que les patients nous appellent à accepter la chose nue, geste, parole ou mot. Elle est comme un point à rejoindre, un point qui serait à la fois le sommet et la base. On reconnaît alors un pas, la trace pure qu'a laissée l'autre sur la feuille ordinaire du jour.

D'être descendu si bas, si près de la terre, on est rendu à l'essentiel de soi-même.

Un oui a été prononcé au-delà de la parole, porté par elle. C'est un oui d'existence ; il est acquiescement au monde, aux êtres et aux choses qu'il contient.

Les patients reconnaissent d'emblée ceux qui ont touché ce point-là en eux-mêmes. Ils le cherchent à l'instinct, souvent avec patience.

Pour nous, c'est une sorte d'Orient qui nous guide à travers le désordre et la grossièreté de ce travail et nous aide à le supporter.

Mais il y a les jours, l'hôpital (ou le centre d'accueil, l'appartement thérapeutique, le pavillon…). C'est-à-dire le lieu et ce qu'il offre d'espace où circuler, parler, rester ou partir. Faire vivre ce lieu, le rendre habitable est ce qu'on demande aux soignants.

Les politiques actuelles s'acharnent à rendre ce travail de plus en plus impossible. Elles traquent tous les traits d'humanité avec férocité et s'appliquent à les mettre aux normes, à les extraire de leur contexte, à les découper et à les réduire pour les faire entrer dans les codes informatiques ou scientifiques. Ou financiers, si l'on pense aux molécules des laboratoires et à ce qu'elles transforment de la pensée de la maladie psychotique.

Il n'empêche. Les soignants seront toujours attendus du côté de la vie.

Avoir cette charge des jours, c'est aussi construire le oui d'un monde qui peut accueillir, un monde suffisamment large et ample pour qu'on puisse l'arpenter et y tracer des chemins. Un monde qui puisse, doit être fabriqué de chacun, chaque un.

La folie est ce qui objecte. Dit-on.

Dans le quotidien, elle est plutôt ce qui attaque. Et vous devez tenir. Celui ou celle que vous attendez n'est pas venue. Celui-là quitte l'atelier pour lequel vous avez usé tant d'énergie, alors que tout semblait réussir jusque-là. Et cet autre sépare deux collègues en bon et mauvais soignants.

Il n'y a jamais de certitude et encore moins de victoire.

Jules, par exemple. « Vous voyez, ce n'est pas la préparation de la lecture publique, ce n'est pas la lecture qui m'angoissent. Vous voyez, je suis angoissé *après*. À l'idée que peut-être, je vais devoir recommencer. »

Ainsi, là où nous aurions été enseignés par l'expérience, ce qu'on appelle la folie efface tout sur son passage, ne permet aucune inscription qui soulage de la peur de recommencer. Au contraire : l'innocence, le non-savoir de ce qui allait se passer ont été protecteurs la première fois. La seconde n'en est pas une (comme elle le serait pour nous) : elle est pire que la première, parce que cette fois, on peut se représenter les difficultés, les inconvénients. Et que le reste compte si peu face à eux.

Mieux. La folie oblige à penser à l'envers.

« Il faut qu'il y ait des ateliers d'ergothérapie pour qu'on puisse ne pas y aller », avait dit un de ses patients à Hélène Chaigneau.

Alors, l'orient ? C'est l'étoile. Car il dit le début et la fin de nous-mêmes.

Souvenir, souvenirs

Lorsque je l'ai connu, il m'avait prise en grippe au point que j'étais devenue sa persécutrice en chef. À l'époque – c'était en appartements thérapeutiques –, tous les collègues étaient persécuteurs et moi, un peu plus que les autres, au point que lorsque je lui parlais, j'en étais venue à surveiller chacune de mes paroles. Peine perdue : avec une conviction et un acharnement qui me surprenaient, il trouvait toujours à y redire et matière à reproches. Je ne savais pas comment m'en sortir et surtout, j'avais à peine l'idée que c'était de la persécution ou, si j'en avais l'idée, ses attaques me touchaient bien au-delà de la protection que constitue le savoir du diagnostic.

Il m'aurait fallu connaître l'expression de « présence persécutrice » que j'ai trouvée plus tard dans le

livre d'Hélène Chaigneau, et la capacité de me penser porteuse d'une telle présence.

Plus tard, des années après, nous nous sommes retrouvés dans une autre structure de soins, et cette haine restée dans le passé avait laissé entre nous comme une amitié, une camaraderie qui en avait vu d'autres sans qu'il ait été besoin de dire ou d'expliquer quoi que ce soit. C'était ainsi, je m'en aperçois en l'écrivant.

Il m'avait dit une fois : « Blandine, vous devriez être analyste ! » et je m'étais entendue lui rétorquer : « Mais je suis analyste ! » J'en suis encore étonnée.

Et puis, il est parti et ne reste plus que son souvenir qui insiste. Je me demande souvent ce qu'il est devenu et cette question qui revient sans cesse m'étonne.

Le temps passe. J'ai l'impression qu'il a inscrit en moi une marque dont la familiarité me questionne. Je me demande aussi s'il est encore en vie et je me dis parfois que si c'était le cas, nous aurions dû nous croiser depuis longtemps, quelque part en psychiatrie ou en ville.

Cette impression dans le souvenir – impression au sens littéral du terme, au sens d'une impression sur du papier –, cette impression qu'il a laissée en moi et qui revient tout le temps, provient peut-être de cela, de cette première marque qu'ont laissée les reproches, l'agressivité, une sorte de haine dont je n'arrivais jamais à rompre le cercle vicieux.

Peu importent les détails qui me reviennent maintenant, ses vêtements souvent très colorés, sa taille, que j'avais à peine remarquée au départ, cette sorte de masse qu'il pouvait faire sentir à l'autre en lui parlant de haut. Je crois bien que je n'ai jamais vraiment senti sa hauteur ni sa carrure, sauf maintenant dans le souvenir. Peu importent son nom aussi, son prénom. La marque est là, en moi, comme une entaille ou une inscription laissées dans la pierre et dont je ne sais si elles lui ont permis d'aller faire sa vie ailleurs.

Je me souviens de mes questions à son sujet comme des questions d'enfant, des questions cherchant le bout d'elles-mêmes, leur limite : quand je me demandais pourquoi, pourquoi tant de haine, de rejet, de refus de sa part. Ne cessant jamais – folie, mais folie d'innocence – d'en considérer la réalité singulière, au mépris du diagnostic. Cherchant la personne derrière le malade. C'est peut-être bien cela, d'ailleurs, qui était persécuteur pour lui.

Marino. Mon étonnement de penser si souvent à lui, quand nombre de personnes ont été bien plus proches de moi, je les ai mieux connues et je les oublie plus que lui.

La différence, on dirait que c'est cette marque qui reste. Marque creusée par ce qu'on n'a pas compris, ce

qui est resté au-delà des mots, qui n'a pas été pris en charge, porté par eux. Le mystère de l'autre qui insiste.

Possible qu'elle trace son entaille dans ma mémoire parce que j'ai rencontré Marino doublement : comme personne et comme infirmière, et que la dissociation divisait et faisait exploser ces deux versants de la rencontre qui sont d'ordinaire si liés et mêlés qu'on ne peut savoir quand commence l'un et quand finit l'autre.

Combien de patients sont partis ainsi, laissant leurs traces en nous, au point qu'ils semblent nous avoir marqués plus que nos proches ? Galerie de visages retenus par nos mémoires. Personnes connues, perdues de vue, puis retrouvées dans d'autres lieux de soins, et ce passé en commun nous rend témoins et porteurs d'une part de leur histoire personnelle et aussi de la nôtre comme le seraient les membres d'une même famille.

Impression aujourd'hui que c'est cette marque et son insistance qui m'ont retenue contre moi-même en psychiatrie, comme si j'avais dû en faire le tour.

Impression que cette marque se confond avec celle même que fait la psychiatrie.

Stigmate pour les patients. Retenue pour le soignant.

Points de départ à partir desquels on fabrique une histoire.

C'est quoi, ce bruit que j'entends ?

Il ressemble au bruit de la pluie, mais dehors, il ne pleut pas. Ce bruit, un grésillement. Pourtant, c'est bien celui des gouttes qui tombent (ce n'est pas le bruit d'un feu qui mord le bois) mais je mets du temps à le reconnaître.

Le bruit.

Car les patients arrivent par le bruit qu'ils font. Il frappe vos oreilles ou vos yeux ou bien, il ne frappe pas. Et ce silence est encore du bruit. Et, probablement, est-ce ce que vous aimez chez eux : ce heurt qui cogne à vos sens.

Il arrive que vous les perdiez. Et du même coup, peut-être que vous perdez aussi un lien à vous-même,

un lien qu'ils ont creusé en vous avec acharnement et constance.

« Je ne les aime pas. » Cela ressemble à une dénégation bien sûr, et vous savez bien aussi que vous les aimez. Mais « je ne les aime pas », ce négatif : c'est un neutre, auquel la négation vous a conduit dans le rapport à eux.

Un neutre.

Vous avez appris à y être pour tout, pour le tout de vous-même, vous leur avez laissé votre vie, le meilleur, la chair et la cendre. Vous avez appris aussi à y être pour rien, pour n'importe qui. N'importe quel ou quelle, juste l'instrument. Et dans ce savoir jouer de l'instrument que vous êtes vous-même, votre liberté a conquis son droit d'être entière.

La pluie a cessé. Le bruit aussi. Ce n'était pas le crépitement du feu.

Crépitement. Un bruit qui vous accompagne, le bruit de l'autre, mais un autre du fond… un autre qui est à la fois vous-même, à la fois un autre et qui accompagne votre solitude.

Grésillement. C'est aussi cette veille à laquelle ils vous obligent, cette veille, comme un lieu secret qu'ils ont creusé au fond de vous où ils se nichent, où ils vous rongent, vous blessent, vous torturent.

Jean Thuillier
Les dix ans qui ont changé la folie,
la dépression et l'angoisse

Sous la direction de **Didier Vernay**
Le chien, partenaire de vies
Applications et perspectives en santé humaine

Sous la direction de **Jean-Paul Arveiller**
Pour une psychiatrie sociale
50 ans d'action de la Croix-Marine

Sous la direction de **Claude Mesmin** et **Philippe Wallon**
La figure de Rey
Une approche de la complexité

Sous la direction de **Patrick Chemla**
Actualité du trauma

Sous la direction de **Marcel Sassolas**
Les portes du soin en psychiatrie

Sous la direction de **Frédéric De-Rivoyre**
Psychanalyse et malaise social
Désir du lien ?

Sous la direction de **Pierre Delion**
L'autisme et la psychose à travers les âges de la vie
L'enfant, l'adolescent, l'adulte

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com